



# Bloody Sunday

de Paul Greengrass

## Fiche technique

Anglo-Irlandais - 2002 -  
1h47

Réalisation & scénario :  
**Paul Greengrass**

Image :  
**Ivan Strasburg**

Montage :  
**Clare Douglas**

Interprètes :

**James Nesbitt**  
(Ivan Cooper)

**Declan Duddy**  
(Gerry Donaghy)

**Tim Pigott-Smith**  
(le général Ford)

**Nicholas Farrell**  
(le général McLellan)

**Gerard McSorley**  
(le commandant Lagan)

**Kathy Kiera Clarke**  
(Frances)



## Résumé

Dimanche 30 janvier 1972, Derry, Irlande du Nord. Le député Ivan Cooper, organisateur d'une marche pacifique pour l'égalité des droits entre catholiques et protestants, est farouchement déterminé à éviter toute violence entre les différents protagonistes. Mais malgré son dialogue avec les autorités unionistes et ses tentatives de négociation avec les forces de l'ordre britanniques, la manifestation se transforme en émeute : treize personnes sont tuées par l'armée. Cette journée, désormais inscrite dans l'Histoire sous le nom du "*Bloody Sunday*" (Dimanche sanglant), marque ainsi le début de la guerre civile en Irlande du Nord...

## Critique

(...) Trente ans après, un cinéaste britannique, Paul Greengrass, revisite l'histoire. A la clé, une objectivité rare saluée comme telle lors de la sortie outre-Manche, en janvier dernier. Le film, depuis, a été récompensé par l'Ours d'or de Berlin et, réalisé pour la télévision, il prouve de surcroît que les clichés du docudrama ne sont pas une fatalité...

**Bloody Sunday** s'articule autour de quelques personnages-clés. Ivan Cooper, député protestant, qui œuvrait sur le terrain pour la réconciliation des communautés catholique et protestante. Un garçon de 17 ans, Gerry Donaghy, déjà emprisonné, qui sera l'une des treize victimes. En face, le général McLellan, chargé de la répression, mais qui cherche à éviter le pire, et le général Ford, son supérieur, qui n'a, lui, qu'une idée en tête : frapper aussi fort que possible. Ces personnages réels, Paul Greengrass peine parfois à en faire des personnages de cinéma : les acteurs ont

L E F R A N C E

[www.abc-lefrance.com](http://www.abc-lefrance.com)

plus de présence que leur rôle n'a d'épaisseur. C'est sans doute qu'il a tout misé sur la montée en puissance des passions, chez les manifestants comme parmi les soldats. Greengrass n'est pas neutre. La responsabilité de l'armée ne fait à ses yeux aucun doute, même si l'enquête qui suivit aboutit, contre toute logique, à blanchir les soldats. Conclusion si discutable, d'ailleurs, que le dossier a été rouvert et qu'une contre-enquête est actuellement en cours... Le réalisateur pointe les responsabilités mais s'efforce surtout de montrer comment, d'un côté comme de l'autre, la pression collective a fini par balayer toute réflexion individuelle.

Il s'attarde sur ce qui n'entre pas dans les rapports d'enquête, les sensations brutes, les connivences sans mot ou les détestations viscérales. Si cette reconstitution porte, c'est qu'elle recèle, au-delà des faits, "la vérité émotionnelle", dit-il. Avec un modèle reconnu, **La Bataille d'Alger**, de Gillo Pontecorvo, en 1965, Paul Greengrass fait revivre cette journée en séquences courtes, dans un montage sec, et crée ainsi un suspense qui, au passage, se joue des stéréotypes. Eclairants instantanés sur ces paras, parmi les durs de durs, qui sont aussi soucieux de défendre une réputation que de ramener l'ordre...

Quand arrive le moment où tout bascule, où personne ne comprend plus vraiment ce qui arrive, le film devient pure expérience physique. En quelques minutes de chaos, la caméra s'affole à capter la panique, le désespoir, l'angoisse asphyxiante. Mais à ce morceau de bravoure stylistique façon vrai-faux documentaire, on peut encore préférer l'approche pudique et déchirante à la fois de ce cliché de JT, "la douleur d'une communauté" : cette détresse de gens hébétés rescapés de l'enfer et découvrant aussitôt que "la vérité officielle va nier ce qu'ils ont vécu", comme le dit Greengrass. Pour lui, **Bloody Sunday** est l'histoire d'une défaite, celle de l'idéalisme. Au soir de ce dimanche san-

glant, on voit des dizaines de jeunes faire la queue pour adhérer à l'IRA et prendre les armes. Il fallait la force d'une image symbolique pour tirer la morale d'un film aussi intensément honnête.

Jean-Claude Loiseau  
*Télérama n° 2755 - 2 novembre 2002*

Depuis trente ans, la même poignée de photos nous sert de mémoire, et aussi quelques minutes de film en noir et blanc qui illustrent tous les documentaires réalisés sur le **Dimanche sanglant** de Derry. Un prêtre bras écartés, une petite foule qui avance courbée, son drap blanc sous le feu, un cadavre à terre, bras en croix, le visage recouvert et son sang partout. Autant d'instantanés devenus affiches, emblèmes, icônes à la fois de la douleur catholique d'Irlande du Nord et de la brutalité de l'armée britannique.

(...) Des manifestations, il n'y avait que ça, en Irlande du Nord. Et presque chaque fois, les civils catholiques se heurtaient à la police royale d'Ulster et aux soldats. Cailloux contre lacrymogènes, une sorte d'équilibre des forces. Mais ce «niveau acceptable de violence» - le mot est anglais - a bientôt cessé d'être admis. Et cette marche, ce jour-là dans cette ville-là, devait être l'illustration de ce raidissement. Le premier régiment de parachutistes est spécialement dépêché en Irlande du Nord. Pour Londres, interdire cette marche et la briser devait marquer les esprits, faire événement. Confrontés jour et nuit aux combattants de l'IRA, les Britanniques voulaient lui porter un coup fatal par civils interposés, restaurer la loi et l'ordre quel qu'en soit le prix. Alors, profitant d'une émeute de pierres, les paras ont tiré sur la foule. Ils ont fait feu les premiers et les seuls. Treize catholiques ont été assassinés. Des blessés, ache-

vés à terre. A l'image de la grande famille de 1847 ou des grèves de la faim de 1981, au soir du 30 janvier, le **Bloody Sunday** est devenu l'une des douleurs d'Irlande.

Pas de musique, pas d'effet. Et voilà que les photos s'animent. Le prêtre, la marche sous le feu, l'homme à terre et ses amis autour. Voici que nous sommes à Derry, le 30 janvier 1972, au milieu de la foule du dimanche, à croiser les revendants de messe, à sourire de mots échangés, à suivre les gars, à regarder les filles, à prendre des nouvelles du père de l'un et de l'enfant de l'autre. Nous sommes sur la petite place du Bogside, inquiets, à observer les barages britanniques qui se mettent en place, à en plaisanter avec les jeunes, à s'en émouvoir avec les plus âgés. Nous regardons les chevaux de frise barbelés capturer nos rues l'une après l'autre, nous sentons la tension, nous passons de l'un à l'autre en se demandant ce que nous allons faire, rentrer chez nous comme les uns ou défiler tout à l'heure avec les autres. Nous y sommes.

Il n'y a pas de musique, pas de cadre, pas d'effet. La musique, c'est l'accent du Bogside, du Creegan, les petits mots d'ici et pas d'ailleurs. La musique, c'est le thé qui fume sur les tables basses, les sandwiches qui attendent sur le rebord de la fenêtre, le papier peint sinistre, les manteaux boutonnés jusqu'au col, les fichus sur les cheveux bigoudis. La musique, ce sont les gamins col relevé, mains dans les poches et pantalon trop court, le curé qui demande ce qu'on devient, la chaleur du pub avant l'inquiétude de la rue. La musique, c'est le bourdonnement de l'hélicoptère, les pleurs du bébé à l'étage, les pas sur le mouillé, les gamines sans manches qui grelottent dans le froid. La musique, ce sont les vieillards et les enfants mêlés, les cheveux blancs face aux casques lourds. Pas de cadre non plus. Caméra à l'épaule, suis-nous, viens, marche avec, l'image est encombrée de dos en trop, de flous, de passants, de briques, d'agita-

tion fébrile. Nous sommes bousculés. Pas d'effets de lumière non plus, rien. Juste des plans rapides, cassés, brutaux comme des chutes de reportage. Presque l'actualité. D'autant que le sentiment demeure lorsqu'on franchit la ligne et que l'on est en face, chez les Anglais. Les paras, l'armée, les officiers, du réel, du brut. Le soldat de la vraie vie, embusqué au bas de la rue, dans le jardin du voisin, qui vous demande à la Liverpool d'où vous venez et où vous allez. Rien de l'Irlandais de propagande, rien de l'Anglais de caricature.

Tout est vrai. Dans tous les films consacrés à l'Irlande du Nord, il y a eu ce petit moment d'imagerie, donc de gêne, donc de paresse, donc de faiblesse. Même les plus grands, **Hidden Agenda** de Loach, **The Crying Game** de Jordan, **Some Mother's Sons** de George, **In the Name of the Father** de Sheridan ou le **Collins** de Jordan, offraient de ce fait une distance rassurante et confortable avec la réalité.

Et l'on cherche ici, dans ce **Bloody Sunday**, ce qui fait la différence. Pourquoi cette colère de foule ressemble à une colère de foule ? Et la rage des soldats à une rage de soldat ? Pourquoi ces accents sont-ils si vrais et ces visages si proches ? Comment est-il possible que nous soyons tellement lâ-bas, il y a trente ans et au milieu du drame ? Parce que tout est vrai. C'est par cars entiers que le réalisateur Paul Greengrass a acheminé les gens de Derry pour tourner leur propre rôle dans ce film, tourné pour partie dans leur ville, pour partie à Dublin. Ce sont eux, les descendants, et aussi les témoins d'alors, qui marchent en foule de cinéma sur les fusils du barrage. Et les fantasmes, la majorité des hommes de troupe que nous suivons ont été soldats dans l'armée britannique. Certains ont servi en Irlande du Nord. Lorsqu'on les voit derrière les murs, tendus, haineux, angoissés par le vacarme de la marche, recevant ordres et contrordres à ne savoir que faire, c'est que le réalisateur

les a maintenus comme ça, dans cette posture inquiète, presque sans consigne, pour qu'ils retrouvent d'instinct leurs gestes de guerriers.

Même James Nesbitt, l'homme qui joue le député protestant Ivan Cooper, figure admirable des droits civiques à Derry, est protestant, originaire de la région. Et plus bouleversant encore. Après la fusillade, dans l'hôpital d'Altnagelvin, alors que les cadavres sont allongés dans leur sang à même le sol et que les paras armés parcourent les couloirs, le film nous montre des dizaines de familles, agrippées les unes aux autres dans la souffrance. Ces figurants tragiques sont tous de Derry, beaucoup sont les parents des morts et des blessés du dimanche sanglant. Trente ans plus tard, ils ont demandé à être là, ensemble, pour dire publiquement leur douleur. Voilà pourquoi ces larmes ne sont pas vraiment des larmes de cinéma.

Sorj Chalandon

*Libération 30 octobre 2002*

Plus qu'un film, **Bloody Sunday** est un symbole : une coproduction britannique et irlandaise consacrée à la journée du 30 janvier 1972 avec, parmi les figurants, des parents de victimes. Il s'agit bien là d'une œuvre chargée du poids de l'histoire, imprégnée aussi de l'espoir apparu avec les avancées diplomatiques des dernières années.

(...) La juxtaposition de trois points de vue – manifestants catholiques (menés notamment par un député protestant Ivan Cooper), soldats, état-major – pose problème. Il s'agit bien sûr de remplir une fonction d'information : **Bloody Sunday** rassemble toutes les connaissances dont on dispose sur cette journée, et l'on comprend aisément la nécessité de faire coexister à l'écran les

différents acteurs de la tragédie. Mais cette scénarisation très rigoureuse s'accorde mal du parti pris hyperréaliste de la mise en scène.

Au cœur du film, lors de l'attaque en règle à laquelle se livrent les soldats sur les civils, on se croirait dans un reportage tourné sur le vif : caméra à l'épaule, zooms, cadre vacillant... toute la panoplie du documentaire est là. Ces effets appuyés fonctionnent comme un rappel constant de l'artificialité du dispositif : le spectateur, à l'opposé des protagonistes plongés dans le feu de l'action, observe les événements simultanément de tous les points de vue possibles. Il est, par exemple, ballotté de la foule terrorisée par les tirs au bureau du général Ford, qui suit les événements abstraitement, sur une carte.

La partie centrale est donc la moins convaincante, échouant à transmettre l'effroi de l'expérience collective. Pourtant, le film de Paul Greengrass est d'une grande force. Le début, qui montre les préparatifs de la manifestation, fait exister quelques-unes des futures victimes avec une grande justesse du regard.

La dernière est consacrée à la fin de la journée – la tourmente de l'hôpital, les interrogatoires des soldats, la conférence de presse des leaders du Mouvement des droits civiques. Ivan Cooper (James Nesbitt), sonné par le drame, trouve alors la force d'accuser le gouvernement anglais d'avoir offert la jeunesse catholique à l'IRA et prédit le début d'une vraie guerre.

A ce moment-là, la mise en scène a trouvé une sobriété, une sécheresse même, qui renforce le propos et lui donne une résonance universelle. Œuvre de mémoire, **Bloody Sunday** est aussi un plaidoyer pacifiste. La chanson de U2 sur le générique de fin résonne avec une intensité particulière : "*Combien de temps devons-nous chanter cette chanson ? Combien de temps ?*"

Florence Colombani

*Le Monde 30 octobre 2002*

UN MANIFESTE POIGNANT AU SERVICE DE LA PAIX

Avec **Bloody Sunday** Paul Greengrass réussit, par une reconstitution minutieuse et hyperréaliste des événements, à livrer un film bouleversant et percutant. Symbole d'une paix retrouvée dans les esprits britanniques et irlandais, **Bloody Sunday** enterre la hache de guerre et restera gravé dans les mémoires comme un film- amnistie rétablissant la vérité grâce au livre témoignage de Don Mullan, *Eyewitness Bloody Sunday*, dont s'est inspiré le film.

Un film en forme d'hommage aux 3000 personnes qui ont trouvé la mort depuis le début des événements en Irlande du Nord.

Revenir dans un esprit de réconciliation sur ce drame traumatisant du 30 janvier 1972 pour mieux exorciser la souffrance et la douleur accumulées en trente ans de guerre civile : telle est l'idée maîtresse du projet de Greengrass.

Après le dernier cessez-le-feu de 1998, producteurs et réalisateurs ont tenu avec ce film à analyser les raisons du conflit et mettre tout cela en perspective.

Pour bien comprendre les enjeux et les tensions en place à cette époque, il faut savoir qu'en 1970 deux forces agissent au sein de l'Irlande du Nord. D'un côté le Mouvement des Droits Civiques. (...)

Le Mouvement veut manifester pacifiquement sans affrontement et sans violence.

De l'autre, l'IRA (Irish Republican Army) qui veut obtenir par la lutte armée l'unification des deux Irlandes.

Le film permet donc d'engager le débat après de longues années de combats et de prendre du recul par rapport à cet événement pour en mesurer aujourd'hui toutes les conséquences morales et humaines.

Une fois la guerre apaisée, les accords signés, le cinéaste, citoyen britannique, porte à présent un regard plus aiguisé, plus vrai et plus radical sur l'événement. Primé en 2001 au Festival américain de

Sundance et lauréat de l'Ours d'Or à Berlin en 2002, **Bloody Sunday** retrace à la manière d'un reportage filmé, avec une caméra saccadée, la confusion et la violence de ce dimanche sanglant dans les rues de Derry.

Ce parti pris de réalisme confère au film une part d'authenticité et de vérité qui nous fait adhérer au plus près de l'événement et nous projette 30 ans en arrière aux côtés des manifestants. En effet, rarement le spectateur n'a été aussi proche des protagonistes et des actions mises en scène dans un film documentaire.

Le spectateur est plongé au cœur même de l'action, au milieu de la foule, aux côtés des lanceurs de pierres ainsi que des généraux et des simples soldats.

(...) Au fur et à mesure que la marche se déroule, la tension monte et le film entretient un suspense très crispant qui met le spectateur dans un état de tension extrême, de panique et de stress.

Un spectateur sortant de la salle est tout entier habité par cette image-symbole du père Daly, brandissant un mouchoir taché de sang comme un drapeau blanc, devant les parachutistes, pour frayer un chemin aux hommes transportant le corps d'un jeune de 17 ans tombé sous les balles de l'armée.

C'est grâce à cette représentation cathartique du drame que le film est aussi efficace dans son message. 30 ans après les drames, Greengrass réussit un coup de maître en réunissant des anciens habitants de Derry et des anciens militaires britanniques pour tenter enfin de cicatrifier les plaies d'une guerre civile parmi les plus violentes et les plus sanglantes de l'Histoire.

Film hommage et film libérateur, **Bloody Sunday** apparaît comme un vigoureux reportage de guerre qui illustre brillamment un long combat pour la paix.

Un combat entre une armée puissante et une population qui se rebelle, mais bien au-delà, une histoire intemporelle et universelle à travers l'histoire et dans le

monde entier : du siège de Troie, au conflit israélo-arabe. Une interprétation remarquable, un film poignant.

<http://www.objectif-cinema.com>

## Le réalisateur

Après des études universitaires à Cambridge, Paul Greengrass se lance dans une carrière de journaliste. Il travaille pour la télévision et il parcourt le monde pour ses enquêtes et commence à s'intéresser aux troubles en Irlande. En 1989, il tourne un premier long métrage, **Resurrected** et commence une carrière de cinéaste de fiction. Dans les années qui suivent, ils réalisent plusieurs téléfilms et **Envole-moi (The Theory of flight)** avec Kenneth Branagh (1998) dans le rôle principal. Avec son troisième film **Bloody Sunday**, il aborde un thème qui lui tient à cœur, les événements tragiques du 30 janvier 1972 à Derry en Irlande du Nord. (...)

[www.allocine.fr](http://www.allocine.fr)

## Filmographie

<b>Resurrected</b>	1989
<b>The Theory of flight</b>	1998
Envole-moi	
<b>Bloody Sunday</b>	2002
<b>Flight plan</b>	

### Documents disponibles au France

Revue de presse importante  
Positif n°501  
Cahiers du Cinéma n°566, 572  
CinéLive n°62

**Pour plus de renseignements :**  
tél : 04 77 32 61 26  
[g.castellino@abc-lefrance.com](mailto:g.castellino@abc-lefrance.com)